

XXVII

ROPIQUET

Il était une fois une femme qui avait du fil de chanvre à porter au tisserand. Pendant qu'elle finissait de l'apprêter, le diable entra chez elle et la salua : « Bonjour, ma bonne femme. — Bonjour, monsieur. — Si vous voulez, » dit le diable, « je vous tisserai tout votre fil pour rien, mais à une condition : c'est que vous devinerez mon nom. — Volontiers, » répondit la femme. « Vous vous appelez peut-être bien Jean ? — Non, ma chère. — Peut-être Claude ? — Non. — Vous vous appelez donc François ? — Non, non, ma bonne femme ; vous n'y arriverez pas. Cependant, vous savez, si vous devinez, vous aurez votre toile pour rien. » Elle défila tous les noms qui lui vinrent à l'esprit, mais sans trouver le nom du diable. « Je m'en vais, » dit celui-ci ; « je rapporterai la toile dans deux heures, et, si vous n'avez pas deviné, la toile est à moi. »

Le diable étant parti, la femme s'en fut au bois pour chercher un fagot. Elle s'arrêta près d'un grand chêne et se mit à ramasser des branches mortes. Justement sur ce chêne était le diable qui faisait de la toile et qui taquait, taquait ; autour de lui des diabolins qui l'aidaient. Tout en travaillant, le diable disait :

« Tique taque, tique taque,
Je m'appelle Ropiquet, Ropiquet,
Si la bonne femme savait mon nom, elle serait bien aise. »

La femme leva les yeux et reconnut son homme. Elle se hâta d'écrire sur son soulier le nom qu'elle venait d'entendre, et, en s'en retournant au logis, elle répéta tout le long du chemin :

« Ropiquet, Ropiquet. » Elle ne fut pas plus tôt rentrée chez elle, que le diable arriva. « Voilà votre toile, » lui dit-il. « Maintenant, savez-vous mon nom ? — Vous vous appelez Eugène ? — Non, ma bonne femme. — Emile ? — Vous n'y êtes pas. — Vous vous appelez peut-être bien Ropiquet ? — Ah ! » cria le diable, « si tu n'avais été sous l'arbre, tu ne l'aurais jamais su ! » Et il s'enfuit dans la forêt en poussant des hurlements épouvantables et en renversant les arbres sur son passage.

Moi, j'étais sur un chêne : je n'ai eu que le temps de sauter sur l'arbre voisin et je suis revenu.

REMARQUES

Il a été recueilli des contes de ce genre dans le « nord-ouest de la France » (*Mélusine*, 1877, col. 150) ; dans la Haute-Bretagne (Sébillot, I, n° 48 et variante) ; dans la Basse-Normandie (J. Fleury, p. 190) ; en Picardie (*Romania*, VIII, p. 222) ; — en Allemagne (Grimm, n° 55 ; Proehle, II, n° 20 ; Müllenhoff, pp. 306-309 et p. 409 ; Kuhn, *Westfälische Sagen*, I, p. 298) ; — en Autriche (Vernaleken, nos 2 et 3) ; — en Suède (Cavallius, n° 10) ; — chez des populations polonaises de la Prusse orientale (Tœppen, p. 138) ¹ ; — chez les Lithuaniens (Schleicher, p. 56) ; — chez les Slovaques de Hongrie (Chodzko, p. 341) ; — dans le Tyrol italien (Schneller, n° 55), — en Sicile (Gonzenbach, n° 84) ; — dans le pays basque (Webster, p. 56) ; — en Islande (Arnason, p. 27), et aussi, d'après M. R. Kœhler, en Flandre, en Angleterre, en Irlande (remarques sur le conte sicilien n° 84 de la collection. Gonzenbach) et en Hongrie (*Zeitschrift für romanische Philologie*, II, p. 351).

*
**

Nous dirons d'abord un mot du groupe le plus nombreux de contes de cette famille (contes allemands des collections Grimm, Proehle, Müllenhoff, p. 409 ; conte suédois ; conte slovaque ; conte du Tyrol italien ; conte sicilien ; conte basque ; — comparer, comme se rapprochant plus ou moins de ces divers contes, le conte français publié dans *Mélusine* et le conte islandais).

Dans ce groupe, une jeune fille, que son père ou sa mère a, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, fait passer pour une très habile fileuse, doit devenir reine ou grande dame, si elle file dans un temps très court une énorme quantité de lin, ou, dans plusieurs versions, si elle réussit à transformer de la paille en fil d'or (conte allemand de la collection Grimm, conte suédois, conte slovaque) ou du lin en soie (conte allemand de la collection

1. Ce conte nous paraît être dérivé directement du texte imprimé du conte suédois, traduit en allemand.

Müllenhoff), comme ses parents ont prétendu qu'elle savait le faire. Un être mystérieux, souvent un diable, lui propose de se charger de cette tâche. Si elle devine son nom, ou, dans certains contes (conte français de *Mélusine*, conte breton, conte basque, conte allemand, p. 307 de la collection Müllenhoff, conte autrichien, conte islandais), si elle retient ce nom, elle n'aura rien à lui donner; autrement, elle, ou, dans certaines versions (Grimm, Müllenhoff, *Kuhn*), ~~son premier enfant~~, lui appartiendra. — Dans aucun de ces contes, ce n'est la jeune fille qui entend ~~le diable dire son nom~~; c'est une autre personne, qui ensuite le rapporte à la jeune fille, le plus souvent sans savoir l'intérêt qu'elle a à le connaître.

Trois contes présentent d'assez notables différences. Dans le conte west-phalien de la collection Kuhn, l'héroïne est une femme qui file très mal et qui, à cause de sa maladresse, est continuellement grondée par son mari. Un nain mystérieux la rend adroite aux conditions que l'on sait. — Dans la variante bretonne, un homme menace sa femme de la tuer si elle n'a filé en huit jours tout le chanvre qui est dans un grand grenier. — Dans le conte picard, il s'agit d'un tisserand, à qui un inconnu remet une balle de lin à tisser. Dans huit jours il faut que la toile soit prête. « Si elle ne l'est pas, vous aurez de mes nouvelles. » Le tisserand ne pouvant venir à bout de sa besogne : « Ah ! dit-il, je donnerais beaucoup à qui pourrait m'aider ! » Arrive alors un petit homme habillé de vert qui lui dit : « Ta toile sera tissée à l'instant ; mais, si tu ne me dis pas dans trois jours quel est mon nom, je prendrait ton âme. »

Dans d'autres contes, l'héroïne est également exposée à tomber entre les mains d'un être malfaisant, mais ce dernier lui a rendu un tout autre service que de filer à sa place : ainsi, dans le conte allemand, p. 308 de la collection Müllenhoff, il a montré leur chemin à une princesse et au roi son père, égarés dans une forêt ; dans le conte de la Haute-Bretagne, il a donné à une jeune fille laide un charme destiné à la faire paraître belle aux yeux de celui qu'elle aime.

On voit que, dans notre conte, l'élément tragique, si l'on peut parler ainsi, — le danger qui menace l'héroïne, — a disparu. Aussi le récit a-t-il pris une tout autre couleur.

Parmi les contes dont nous avons donné la liste, le conte normand et le conte lithuanien peuvent seuls, à notre connaissance, être rapprochés sur ce point du conte lorrain. — Le conte normand est presque identique à notre conte ; seulement le nom du diable est Rindon. — Le conte lithuanien présente quelques traits particuliers. Dans ce conte, une paysanne a du fil de lin à tisser ; mais les travaux des champs l'empêchent de se mettre à cet ouvrage ; aussi dit-elle souvent de dépit : « Mon lin, vous verrez que ce seront les *laumes* (êtres malfaisants sous forme de femmes) qui le tisseront ! » Un jour, à sa grande surprise, une laume entre chez elle et lui dit : « Tu offres sans cesse ton lin aux laumes ; eh bien ! me voici ; je te le tisserai. Quand la toile sera finie, si tu devines mon nom et que tu me régales bien, la toile sera à toi ; sinon, elle m'appartiendra. »

Un almanach lorrain, *Lo pia ermonèk loûrain* (Strasbourg, 1879, p. 51), présente ce thème d'une façon toute particulière : Le diable, sous la forme d'un beau monsieur, dit à un pauvre bûcheron que, si le lendemain celui-ci a deviné son âge, il lui donnera un sac d'écus ; sinon le bûcheron deviendra son valet et devra le suivre partout. Le lendemain, le bûcheron, arrivé à l'endroit du rendez-vous, est pris de peur en voyant qu'il n'a pas deviné, et il se cache dans un arbre creux. Quand le beau monsieur arrive, le bûcheron se met à crier dans sa cachette : *coucou, coucou*. Le diable s'arrête court et dit tout haut : « Je suis pourtant bien vieux ; voilà que j'ai bien cent mille ans, et je n'ai jamais entendu chanter le coucou dans cette saison. » Le bûcheron, qui a entendu, peut répondre à la question du diable, et celui-ci est obligé de lui donner le sac d'écus.

*
* *

Au commencement du XVIII^e siècle, en 1705, M^{lle} Lhéritier insérait un conte de ce genre, *Ricdin-Ricdon*, dans son livre intitulé *la Tour ténébreuse. Contes anglais*. Dans ce conte, altéré en plus d'un endroit et tourné en manière de roman, la jeune fille, Rosanie, doit (comme dans certains contes actuels indiqués plus haut) non pas deviner, mais se rappeler le nom de l'homme habillé de brun dont elle a reçu pour trois mois une baguette qui lui permet de soutenir à la cour de la reine sa réputation peu méritée d'incomparable fileuse. Vers la fin des trois mois, le prince royal, qui aime Rosanie, et qui souffre de la voir préoccupée, s'en va à la chasse pour se distraire. Passant près d'un vieux palais en ruines, il y aperçoit plusieurs personnages d'une figure affreuse et d'un habillement bizarre. L'un d'eux fait des sauts et des bonds en hurlant une chanson dont le sens est que, si certaine étourdie avait mis dans sa cervelle qu'il s'appelait Ricdin-Ricdon, elle ne tomberait pas entre ses griffes. En rentrant au château, le prince raconte la chose à Rosanie, qui se trouve ainsi tirée du danger et qui épouse le prince.

*
* *

Il se raconte en Suède un conte de ce genre sous forme de légende, la légende de l'église de Lund. (Voir *Une excursion en Suède*, par M. Victor Fournel, dans le *Correspondant* du 10 décembre 1868, p. 868.) Il s'agit du géant Jætten Finn, qui promet à saint Laurent de bâtir une église ; mais, quand l'église sera finie, il faudra que le saint ait deviné le nom du géant ; sinon, il devra lui donner le soleil et la lune ou « les deux yeux de sa tête ». Quand approche le moment fatal, saint Laurent interroge tous ceux qu'il rencontre et jusqu'aux bêtes de la forêt pour savoir le nom du géant ; mais personne ne connaît ce nom. Enfin, passant le soir dans un pays qu'il n'avait jamais vu, devant une maison, il entend un enfant qui pleure et sa mère qui lui dit : « Tais-toi, ton père Jætten Finn va rentrer, et, si tu es sage, il t'apportera le soleil et la lune, ou les deux yeux de saint Laurent. » (Comparer, dans la collection Müllenhoff, p. 299, une légende très ressemblante, recueillie dans le Schleswig-Holstein.)

Le *Magasin pittoresque* a publié en 1869 (p. 330) un « vieux conte touran-

geau », fort arrangé, mais dont le fond a de l'analogie avec cette légende suédoise : Un paysan doit livrer son fils à un démon, si dans trois jours il n'a pu deviner le nom de celui-ci. La mère de l'enfant entend une voix qui chante comme font les nourrices : « Cher petit démon, ne pleure pas : ton père Rapax (*sic*) va t'amener un beau petit compagnon. »

*
**

Enfin, en Orient, dans la collection mongole du *Siddhi-Kür*, d'origine indienne, comme on sait, nous trouvons un récit (n° 15) dont la donnée a du rapport avec les contes ci-dessus indiqués et particulièrement avec la légende suédoise et le conte tourangeau. Le voici : Un prince a été assassiné par son compagnon d'études et de voyages ; en mourant il a dit un seul mot, dont personne n'a pu comprendre le sens. Le roi son père rassemble tous les savants, les devins, les enchanteurs du pays, et les fait enfermer dans une tour : si dans huit jours ils ne lui ont pas expliqué le mot mystérieux, ils seront mis à mort. La veille du jour où expire le délai, un des plus jeunes, qui est parvenu à sortir de la tour, va se cacher dans une forêt. Pendant qu'il est assis au pied d'un arbre, il entend des voix qui viennent du haut de cet arbre. C'est un enfant qui pleure ; en même temps, son père et sa mère le consolent en lui disant que demain le roi fera mettre à mort mille savants. « Et pour qui seront leur chair et leur sang, si ce n'est pour nous ? » L'enfant ayant demandé pourquoi le roi les fera exécuter, le père lui dit que c'est parce qu'ils ne peuvent deviner ce que signifie un certain mot, dont il lui donne le sens. Le jeune savant a tout entendu ; il se rend auprès du roi, lui explique le mot en question, par lequel le prince désignait son assassin, et il sauve ainsi la vie à tous ses confrères.
